



Une révélation.
Laurence Nobécourt
considère comme
telle la poésie de
Roberto Juarroz,
qui fait écho à son
rapport au monde
et à son chemin
d'écrivaine.

Propos recueillis
par Jean-Philippe de Tonnac

LE CHOIX DE LAURENCE NOBÉCOURT



HANNAH ASSOULINE/LEEMAGE

POÉSIE ET CRÉATION

Laurence Nobécourt est descendue dans ce monde pour réparer, guérir, pas seulement les maux dont, dès l'enfance, elle souffrait, mais ceux de sa lignée, ces générations qui n'ont pas assumé « *le travail alchimique* » qui leur revenait. Si le travail n'est pas fait, alors « *il faut bien que quelqu'un endosse la part de mutation indispensable au maintien du vivant, car un organisme vivant est toujours un organisme en mouvement. À la manière dont les pierres s'amassent lentement dans le lit du torrent au point d'en obstruer le passage, la passivité et l'ignorance sur plusieurs générations finissent par assécher la vitalité d'une lignée* ». L'écrivain est alors celui qui vient nommer tout ce qu'« *une filiation porte en elle de secrets et de malédictions* ». Il y a, chez cette femme retirée aujourd'hui dans la Drôme, une foi absolue dans les vertus thaumaturgiques de l'écriture. Lorsqu'on lui demande de citer une œuvre qui

traduise cette certitude que l'écriture est « *un art sacré d'Indien et de sorcier yaqui* », qu'elle a le pouvoir « *de nous engendrer de l'autre côté* », elle nomme le poète argentin Roberto Juarroz (1925-1995). À la suite d'Hölderlin, Roberto Juarroz, auteur d'une œuvre tout entière rassemblée sous le titre de *Poésie verticale*, voit le poète comme un prêtre chargé de nous faire traverser d'une rive à l'autre.

Comment avez-vous rencontré ce poète métaphysicien, sorte de présocratique ou de prêtre taoïste égaré dans la modernité ?

● Je m'apprétais à partir seule au Chili sur les traces de Roberto Bolaño (1953-2003) avec le désir de poursuivre ma route jusqu'en Patagonie, lorsque la vie a ramené dans sa nasse le petit garçon dont j'avais été amoureuse à l'âge de 5 ans. Plus de trente-cinq ans s'étaient écoulés, mais lorsqu'il m'a dit

son prénom, à l'occasion d'une rencontre publique, je l'ai aussitôt reconnu. C'est lui qui m'a parlé de Roberto Juarroz et notamment de *Poésie et création*, un livre d'entretiens qu'il a accordés au poète Guillermo Boido (1941-2013). Je cherchais quel livre emporter qui puisse tenir face aux paysages de Patagonie que je devinais puissants et purs. J'ai mis dans ma valise *Don Quichotte* de Cervantès et ce livre de Juarroz. J'ai laissé le premier à Santiago et je suis partie avec le second en poche.

Et je peux vous dire que, même face aux glaciers, à l'amour fou autant qu'à l'indifférence qui s'en dégagent, Juarroz a tenu. Ce qui n'est pas rien. J'ai retrouvé en Juarroz, comme en nul autre, cette foi immense qui est la mienne à l'égard du verbe, de l'écriture. Il y a chez lui un rapport à la vérité, à la spiritualité, à l'Être, que je n'ai rencontré chez personne d'autre. C'est *sa façon*. Lire et relire la poésie de Juarroz me pose et



L'ENVERS DES CHOSES

« *Le Dieu de face, le Dieu connu, celui des religions, ne nous a servi à rien. Plus qu'un Dieu qui tourne le dos, je crois parler de la recherche du dos de Dieu. La part visible des choses, décrite, racontée, historique, connue de tous, ne nous a servi à rien. C'est l'envers des choses qu'il faut découvrir. C'est là tout le sens de ma recherche.* »

Roberto Juarroz, *Poésie et création*, entretien avec Guillermo Boido, traduit de l'espagnol (argentin) par Fernand Verhesen (coll. Ibériques, José Corti, 2010).

m'approfondit. S'agissant de *Poésie et création*, cela me donne du courage pour continuer à avancer sur mon chemin d'écriture, mais également le sentiment d'une fraternité possible. Jamais avant la lecture de ce livre, je n'avais rencontré une parole qui tienne la poésie à une telle hauteur, qui est justement celle où je la tiens. Jamais, je n'avais perçu chez quiconque cette effraction mystérieuse, profonde, substantielle que la poésie induit en moi, et qu'elle semble induire également chez lui. La poésie dépasse de loin la forme poétique, c'est beaucoup plus que cela, c'est un rapport au monde qui a cheminé très lentement en moi. J'ai longtemps écrit pour me défendre et vaincre quelque chose. Or, depuis quelque temps, la poésie est en train de « m'ouvrir », en me donnant accès à un nouvel espace et, pour la première fois de ma vie, je me sens non plus seulement écrivain mais peut-être poétesse. Au plus intime de moi-même, je découvre là une identité.

Le Chagrin des origines, votre dernier livre, se lit comme une tentative d'unifier la parole et l'identité. N'y a-t-il pas déjà quelque chose de cela dans la quête du poète Yazuki, votre double japonais, que vous racontez dans *La Vie spirituelle* ?

● Oui, c'est tout à fait juste. Mais comme vous le savez, la vérité de notre identité est à la fois lente à émerger et tout aussi mouvante. C'est ce qui est extraordinaire, à mes yeux, avec l'écriture, cette façon dont nous pouvons, par elle et en elle, remodeler notre identité. C'est une fiction « évolutive », si je puis dire. Il m'a fallu passer par un double japonais, le poète Yazuki que j'ai inventé et qui s'est révélé exister réellement, pour m'autoriser à

avoir accès à la poésie. Il est encore présent comme l'un des personnages majeurs du roman que j'ai en chantier depuis plusieurs années, mais il est possible que ce soit la dernière fois. Car je suis en train d'assumer *directement* la poésie comme étant mon rapport le plus vrai au monde. Un recueil est en train de voir le jour, un autre est déjà présent à mon esprit, et même un troisième. Le poète Rumi écrit : « *J'étais cru, j'ai été cuit, je suis brûlé.* » À un certain degré de « cuisson », même si nous continuons sans cesse de nous transformer, l'identité atteint en soi un point de vérité qui, d'une certaine manière, « illumine » les différentes facettes de notre être. L'essentiel de la fausse identité se démantelant, la poésie en est libérée et

EN QUELQUES DATES

1968 | Naissance à Paris

1994 | Naissance de sa fille et publication de *La Démangeaison* (Sortilèges)

2001 | *L'Équarrissage* (publié dans *Dix*, Grasset / Les Inrockuptibles)

2007 | Déménagement dans un village de la Drôme

2012 | Création des ateliers d'écriture « En vivant, en écrivant »

2013 | *La Clôture des merveilles – Une vie d'Hildegarde de Bingen* (Grasset)

2016 | *Lorette* (Grasset)

2017 | *La Vie spirituelle* (Grasset)

2019 | *Le Chagrin des origines* (Albin Michel)

trouve enfin son passage. Il y a là, pour moi, une source de joie très profonde car j'y vois la possibilité de m'enfoncer dans la beauté de ce territoire sans fin qu'est la poésie et qui, je le pressens, conduit peut-être à la plénitude du silence.

L'« invention » de ce poète japonais évoque ce que dit Roberto Juarroz de la poésie. Elle n'est pas censée nous apporter des réponses, mais nous procurer des présences qui nous accompagnent toute notre vie.

● Grâce à la poésie, les mots deviennent des êtres vivants à part entière qui dans leur combinaison créent, en effet, des *présences*. Ce sont celles que je percevais enfant et qui faisaient d'un pétunia mon ami de plusieurs semaines. Je me souviens ainsi de l'enterrement de l'un d'entre eux, un pétunia violet, dont j'avais honoré la « mort » en un rituel solennel inventé par mes soins pour l'occasion. Aujourd'hui, cette intensité de relation au monde, c'est par la poésie, peut-être plus que par n'importe quoi d'autre, que j'y accède. C'est à la foi une méditation, un honneur et un service. Rien ne produit plus de sens que de n'en chercher justement aucun. Être seulement à l'écoute. Accueillir ce qui surgit. Rien n'est plus féminin dans mon écriture que cet acte-là.

Vous semblez croire avec Juarroz à la puissance autocréatrice de l'écriture par laquelle la créature inlassablement saquende, se guérit du chagrin des origines, pour devenir ce que vous appelez si joliment « un enfant aux cheveux blancs ». L'écriture, pour vous, est un acte de foi ?

● L'écriture m'a littéralement sauvé la vie, comment pourrais-je ne pas avoir foi en elle ? C'est elle qui m'a relevée, redressée, aidée à traverser les nuits les plus sombres. Elle a soutenu mon désir et ma joie, mon courage aussi. C'est tout ce que j'ai souhaité transmettre dans mon dernier livre, cette inlassable espérance qu'elle a convoquée en moi. Je ne saurais d'ailleurs mieux dire que ce que j'en écris au tout début : « *L'écriture rend visible l'indicible, elle découvre le double fond, traque le secret, débusque le non-dit, dévoile cet outre-monde qui nous regarde par les fenêtres de la nuit. Par elle surgit tout ce qui fut perdu. Elle est miracle, et je lui dois la vie.* » Oui, je la lui dois. |